

Le texte de Joan Ott est libre de droits.

**Les musiques d'Olivier Fuchs - compositeur SACD -
au fil du temps se sont malheureusement perdues...**

Requiem pour une Traction

Comédie aigre-douce accompagnée de chansons

Texte : Joan OTT

Synopsis

Requiem pour une Traction nous offre un voyage dans le temps, depuis 1870 jusqu'à nos jours, dans cette Alsace tantôt française tantôt allemande, toujours présente, même si elle n'est le plus souvent qu'évoquée.

Composé de Cinq « faux dialogues » pour dix personnages qui ont en commun des souvenirs, dont un en particulier -la mort de John, au volant de sa Traction d'occasion- ce spectacle s'adresse à tous les publics. Il a fait et pourra faire l'objet de représentations scolaires, dans la mesure où les thèmes abordés -les relations familiales, l'Alsace tri-culturelle et trilingue- sont susceptibles de donner lieu à débat et permettent d'aborder de façon différente une partie du programme d'histoire, en particulier en classe de seconde. Quant au thème de la vitesse qui tue trop souvent, puisse-t-il venir conforter les efforts menés par la Sécurité routière auprès des jeunes dans le cadre scolaire.

Décor et accessoires

Aucun décor construit.

Accessoires :

Une grande lampe sur pied, avec abat-jour de tissu, d'un modèle ancien. Deux chaises anciennes. Un stand de marché : tréteaux, planche, chemises ... Un grand volant d'automobile ou de camion.

Costumes

Au choix du metteur en scène. Il serait bon cependant de respecter les différentes époques, de 1920 ou 1930 à nos jours.

Public

Tout public.

Durée approximative

70 minutes

Personnages

Albert : Il a vécu les deux guerres, surtout la première ... Veuf et père de deux enfants, Jacques et Marie, il s'est remarié avec une toute jeune fille, Albertine, qui lui a donné une fille : Micky.

Albertine : Beaucoup plus jeune qu'Albert, elle l'a pourtant bien aimé. Mais elle a surtout aimé sa fille Micky.

Paul : L'oncle de Marie. Ils avaient fait le projet de partir ensemble très loin, en Uruguay ...

Marie : Fille d'Albert. Albertine, sa belle-mère, ne l'a jamais aimée. Sans doute parce qu'elle boitait.

Roger : Ami d'enfance de John de Micky. Quand elle s'est retrouvée veuve après seulement quatre mois de mariage, il est tout naturellement devenu son compagnon.

Micky : Fille d'Albert et d'Albertine. Demi-sœur de Jacques et de Marie. Veuve de John dont elle n'a jamais réussi à faire le deuil. Mère de Jane.

Jacques : Demi-frère de Micky. C'est lui qui a prêté à John, son beau-frère, de quoi acheter la Traction d'occasion au volant de laquelle John, tout jeune marié, trouve la mort.

Maria : Deuxième femme du père de John. Elle a élevé l'enfant et l'a aimé comme une mère.

John : A 17 ans, il rejoint les Alliés. A 26 ans, il épouse Micky. Quatre mois plus tard, il se tue au volant de sa Traction.

Jane : La fille de Micky et John. Elle n'a pas eu le temps de connaître son père.

Remarque

Requiem pour une traction a été créé en Alsace. Les deux chansons de la première scène ont donc été interprétées en alsacien. Cependant, la version française peut aisément remplacer la version originale.

1. Albert et Albertine

Il est endimanché, debout fond jardin, de dos, devant son micro. Elle polit ses ongles, assise milieu cour, près d'une grande lampe sur pied d'un modèle ancien. Son micro est avant cour. Les deux micros ressemblent, ou sont des micros des années 40. Toute la scène fonctionne par images.

Chanson : Albert (*Chant d'église, qu'il chante dos au public, bras écartés, mimant un prêtre. Sur la 3^{ème} strophe, il se place face public, et prend son micro comme Sinatra. Sur la dernière strophe, il reprend la position du prêtre, de dos.*)

Version alsacienne

Ich ben gebore meddem Eiffeldurm

En glischer Zitt em salwe Johr

Aver richtig gsaïd vom Eiffeldurm

Han mer bi uns wenig gfreuïd denoch

Mer mer sen gsen bi uns d'heim

Han geredd unseri Sproch un die allein

Euj wann das Gepabelts ned so gfalle hed

En de Franzose ned oder de Schwowe ned

Mer sen numma Büre gsen

Awer gsen so wie mer sen gsen

Ned meh Ditsch das Franzesch

Ned meh Franzesch das Ditsch

Vor allem han mer de Fredde geweld

Un pflanze unseri drei Äckerle Feld

Ned Ditsch un ned Franzesch

Ned Franzesch un euj ned Ditsch

Version française

Je suis né avec la Tour Eiffel
La même année en même temps
Mais à vrai dire la Tour Eiffel
Nous autres on n'y tenait pas tell'ment
Nous on était de par chez nous
On parlait notre langue à nous
Même si ça ne plaisait pas tellement
Ni aux Français ni aux Allemands
On n'était que des paysans
Mais on était ce qu'on était
Ni Allemands ni Français
Ni Français ni Allemands
Tout ce qu'on voulait c'était la paix
Et cultiver nos trois arpents
Ni allemands ni français
Ni français ni allemands

(Il se tourne lentement vers le public, auquel il s'adresse parfois, comme en confidence) Ah ! si seulement j'avais su chanter. Mais ça ne m'a jamais empêché. Toute ma vie j'ai chanté et toute ma vie j'ai chanté faux. A l'école, j'avais appris un peu de latin. Mon rêve, c'était devenir prêtre, mais nous étions neuf enfants et la ferme ne rapportait pas gros. Mon père n'était pas un bon viticulteur : il était né pour devenir un Monsieur. Il parlait les langues et il était français. Né français. Un Français d'ici, de par chez nous, mais un vrai Français tout de même. La preuve : Il avait appartenu à l'Impératrice Eugénie (prononcé Uchénie). De sa garde personnelle. (Il prend une posture de militaire, torse bombé). Grand, beau, blond, un vrai militaire. J'ai gardé le sabre et le portrait. Quand il est revenu au pays, le Français, il l'a vite oublié. Il n'a plus parlé que notre langue à nous. Dialecte (prononcé Dialekt) disaient les Allemands. Et avec ça, méprisants. Moi, le Français, je l'ai appris beaucoup plus tard. Tout seul, comme j'ai pu. Il fallait bien, si on ne voulait pas passer pour un Boche.

Albertine

Il était petit, beaucoup plus petit que moi, et il portait une moustache, mais il avait un certain chic. Ce n'était pas un Monsieur, mais pas non plus un ouvrier comme nous. En somme, c'était une aubaine. Et puis il y avait nos prénoms. Le samedi, au temple, c'est lui qui parlait le mieux. Quand il prêchait, tout le monde écoutait, tout le monde disait : « Ce qu'il parle bien Albert, il aurait pu être prêtre ». Je n'avais pas vraiment d'avis, à dix-huit ans, vous pensez, alors ma mère a dit oui pour moi. Fini la fabrique et les amies : Du jour au lendemain Albertine, s'est retrouvée mariée, et mère de deux enfants.

Albert

Mes enfants, eux, ils sont tous les trois nés français. Les deux aînés ont eu le temps d'apprendre, mais ma dernière... Pendant presque cinq ans, plus un mot : *verboden*, interdit. On pouvait être déporté pour ça. On pouvait être déporté pour moins que ça. On pouvait être déporté pour rien. A Schirmeck, il y avait un camp. On le savait tous. Si on était pris : *franzosen Kopf (Il montre la direction du camp, bras tendu, doigt pointé, vers fond cour) Schirmeck. Chuchoté avant scène jardin, en confidence au public, main cachant un peu la bouche* : Bien sûr, à la maison, on parlait tout de même. Même si on l'écorchait, on la parlait cette langue, parce qu'elle avait un goût de liberté (*il reste immobile, dans le geste qui savoure le goût de la liberté*).

Albertine

Avec Jacques, je me suis tout de suite bien entendue. Il n'aurait pas pu être mon fils, mon petit frère tout au plus, mais il était doux et intelligent. Avec Marie, ça n'a jamais été facile : elle était trop différente. Elle avait son caractère et moi le mien. *Méprisante, vers le public*: Et puis, il y avait sa patte folle : à l'époque, on pensait que jamais elle ne marcherait.

Albert

Non pas qu'on ait été des résistants, nous autres. Non. Même qu'au début, ça ne nous déplaisait pas : il y avait de l'ordre. De l'ordre et de la discipline. Les jeunes respectaient les anciens, on pouvait laisser sa bicyclette n'importe où, on ne risquait pas de se la faire voler. Au moins au début. Parce qu'après, on n'en a plus eu, de bicyclettes. Ou alors, il fallait envelopper les pneus avec des vieux chiffons, parce que des pneus neufs, il n'y en avait plus.

Albertine

Je me souviens. Les tout premiers jours, j'allais à bicyclette chez ma mère et je lui demandais des recettes. C'est incroyable comme je ne savais rien faire. Le premier plat que je lui ai préparé, à mon Albert, ça a été des Griespflüta... des gnocchis (*prononcé knochis*). Pendant cinquante ans ensuite, il en a voulu toutes les semaines. Il en raffolait. Surtout avec de la compote de quetsches, quand c'était la saison. Après, je suis devenue une excellente cuisinière. Les pâtés en croûte, les tourtes, les quiches, les tartes à l'oignon, les beignets de pomme qu'on mangeait à midi avec de la soupe aux lentilles, personne n'en faisait de meilleurs que moi.

Albert

Et la nourriture. Nous autres, on en avait assez, parce que c'était presque la campagne, et puis même avec sa bicyclette aux pneus enveloppés, mon Albertine, elle allait loin. Marché noir. Schwartzhandel. On pouvait aller à Schirmeck pour ça aussi. Mais ça ne nous a jamais empêchés. Et puis on élevait des chèvres et des poules et des lapins, et même notre Adolf. Brave cochon : il nous a tous nourris le dernier hiver. Les miens, et puis aussi des gens que nous ne connaissions pas. Après, quand on a pu sortir de nouveau, ils sont repartis chez eux et on n'a plus jamais eu de nouvelles. Des semaines ensemble dans la cave sous les bombes qui pleuvaient, et après, plus de nouvelles. Les gens sont comme ça, parfois. Même les gens de par chez nous. Je n'aurais jamais cru ça, avant, mais il faut dire la vérité : les gens, parfois, ils sont comme ça.

Albertine

Je l'ai bien aimé, mon Albert. Je l'estimais. C'était un homme honnête et bon, et toujours il prenait mon parti. Mais il ne faut pas croire, il les aimait, ses enfants. Il m'aimait juste un peu plus, moi. Ou alors, c'était pour avoir la paix. Les hommes ont de ces lâchetés parfois.

Albert

Et après, ça a recommencé : Allemand interdit. Dialecte aussi. Mais pourquoi je parle de tout ça. C'est vieux tout ça. Après on a su. On a vu les images : des horreurs. Mais au fond on n'y a pas vraiment cru. Et puis, des Juifs et des Communistes, nous autres on n'en connaissait pas. On n'aimait pas les Allemands, non, surtout quand ils ont commencé à envoyer nos fils à la boucherie, là-bas à l'Est. Non, alors, on ne les a plus aimés du tout. Mais les Français, décidément, ils ne nous comprenaient pas non plus. « Il est chic de parler français » : pour les Messieurs, c'était facile, mais pour nous...

Les Messieurs de Paris ont remplacé les Messieurs de Berlin, c'est tout. Nous, là-dedans, qu'est-ce qu'on était.

Albertine

Moi, des enfants à moi, je n'en voulais pas, je savais que ça ne serait pas bien, à cause des deux autres. *(Quand elle parle de Micky, sourire et immense tendresse)* Mais après cinq ans, ma Micky est née. Jusqu'à la fin, elle ne m'a pas quittée. Nous sommes restés ensemble, elle, son père et moi. Et puis j'ai élevé Jane, ma petite fille. Ce nom, ça faisait bizarre, surtout à cette époque-là. Mais Micky y tenait tellement.

Albert

Et puis, des Français, quand il avait fallu mettre les Allemands dehors, finalement, on n'en avait pas vu beaucoup. Des Américains oui, des Canadiens aussi, et des Nègres. Je me souviens d'un grand Nègre qui riait tout le temps en montrant ses dents, il faisait peur aux enfants. Et l'Indien... immense l'Indien. Ils avaient du chocolat et des chewing-gum *(Prononcé Chingoum)*. Les chewing-gum, on n'avait jamais vu ça, de par chez nous. Et puis les cigarettes : des Camel et des Lucky. Mais nous, on ne fumait pas, on échangeait. A la fin, ils se sont servi des tapis pour boucher les fenêtres, parce qu'ils n'avaient plus de sacs de sable. La maison était neuve, elle n'avait même pas dix ans, et voilà qu'ils abîmaient tout. Des vrais sauvages, et qui ne respectaient rien. Il y en a même un que j'avais surpris en train d'embrasser ma petite Micky. Il faut dire que son Jean, elle ne le connaissait pas encore. Jean. John. Il était parti rejoindre les Alliés. Si j'avais su. *(Comme dans une colère impuissante, rentrée, il reste les poings serrés)* Mais on n'empêche rien, jamais.

Chanson : Albertine

(Elle va vers son micro pour chanter. Albert danse tout seul une espèce de tango, à petits pas un peu hésitants.)

Version alsacienne

Ja esch das net a Eland
Nur vier kurzi Moned medenand
Mer esc's wie es war Geschd
Mi Micky u si Jean'Hochzidfeschd

Jedzd hed's Micky siner Roger
Werklig werklig8 er weiss ned
Was as ehn nads gfunde hed
Allerdings mer g'feld er ned

We viel mohl hab ech ehm gerode
Endlig weder emohl ze hirode
Ganz flotta Manner had's kenne
Warum hed's gschwassiert grad denne

Mer hed das s'hartz so g'spalte
Dues awer fer mech b'halte
D'Gücker ware ehm schon ufgehen
Des wurd ehm e guedi Lehr sen

Version française

Si ce n'est pas une misère
Quatre tout petits mois seul'ment
Pour moi c'est comm' si c'était hier
Ma petit' Micky et son Jean

Maintenant elle a son Roger
Franch'ment je ne saurai jamais
Ce qu'elle a bien pu lui trouver
Roger c'est une vraie pitié

Si elle m'avait écoutée
Elle se serait remariée
Les hommes bien ne manquaient pas
Pourquoi justement celui-là

Mais se taire est le lot des mamans
Même si parfois c'est révoltant
Un jour peut-être ses yeux s'ouvriront
Que ça lui serve de leçon
(Elle reste devant son micro)

Albert

Heureusement, c'était la fin. Ils sont repartis. Les Allemands, les Alliés, tous ils sont repartis, et bon débarras. Après, on a voté pour le Général. Tous, on a voté pour lui, jusqu'à la fin. Le Général, c'était le Sauveur. Et puis au moins, avec lui, on était tranquille : les Communistes n'avaient plus qu'à se faire tout petits, et ça c'était tout de même le plus important, parce que les Communistes : non merci. Les Nazis non pas qu'on les ait aimés mais les Communistes : Naï merci.

Albertine

Mais où est-ce que j'en étais. Ah oui... en 29. Micky est née et nous avons construit notre maison. Comme je l'ai aimée, ma maison : treize pièces, trois étages, et le tapis rouge dans l'escalier. Et puis la guerre est venue. Ce n'était pas tous les jours facile, mais on n'était pas malheureux. On a reproché ensuite à mon mari d'avoir fait partie du conseil municipal, mais c'est seulement que les gens étaient jaloux. En vérité, mon mari avait empêché les Allemands de faire tout ce qu'ils voulaient. Il faisait de la résistance. A sa façon.

Albert

Mais pourquoi je parle de tout ça... Finalement, de par chez nous, on n'a pas tellement souffert. On avait peur, ça oui, toujours au moins un peu, mais on n'a pas vraiment souffert, ce qui s'appelle souffrir, comme il paraît qu'ils ont souffert dans les camps.

Albertine

Très vite, les affaires ont repris. S'il n'y avait pas eu Jacques qui se servait dans la caisse... Et puis cet argent qu'il avait prêté à John son beau-frère... Sans ce prêt...

Albert

Pour ça, il faut être honnête, il faut dire la vérité : on n'a pas vraiment souffert. J'ai connu bien pire. J'ai fait l'Autre.

Albertine

Nous savions que nous n'aurions pas de retraite, vous pensez : artisans... Alors, nous avons économisé. Nous mettions tout notre argent ensemble, mon mari, ma Micky, et même Marie. Même elle. Il faut bien le reconnaître. On s'est serré les coudes toute notre vie.

Albert

L'Autre, je l'ai faite de bout en bout, entièrement. Forcément, quand on est né avec la Tour Eiffel. J'avais l'âge. Alors je l'ai faite. Du côté des Allemands. J'étais à Verdun et je suis revenu. Et j'ai été décoré. Parce qu'avec Ernest on était ce jour-là les seuls survivants. Après, on a vécu très vieux. Moi surtout.

Albertine

C'est après quatre-vingt-quinze ans qu'il n'a plus été le même. Moi je ne voulais rien dire, ni qu'il fallait le laver plusieurs fois par jour, ni qu'il cachait des revues dans la cave. Forcément la religion c'est des frustrations. Mais je ne disais rien : on a sa fierté. Et quand, pour finir, il est allé dans cet hôpital où il n'y avait rien que des vieux, le courage m'a manqué. Il avait un écriteau dans le dos, parce qu'il ne savait plus son nom. Je n'avais pas la force de voir ça. C'est Marie qui y allait, il faut lui laisser ça : C'est elle qui y allait. A la fin elle m'y a emmenée tout de même. Est-ce qu'il m'a reconnue, je ne sais pas. Il a eu l'air content. J'avais peur qu'il meure là, devant moi, mais il ne m'aurait pas fait ça, mon Albert. Il a attendu le lendemain.

Albert

Je n'en ai jamais parlé. Parce que quand on est revenu de Verdun, quand on est revenu vivant, on se tait. On est content de vivre, on remercie le Bon Dieu, même si on se dit parfois que ce n'est pas juste d'être encore là, quand tous les autres sont morts ou presque.

Albertine

Après... C'est moi qui suis allée dans cet hôpital. Cet après-midi là, j'avais parlé longtemps. De ces choses du passé qu'il faut dire une dernière fois, parce qu'après elles seront oubliées. Jane m'avait emmenée à la pharmacie pour m'acheter de quoi protéger mes culottes, parce que j'étais devenue un peu incontinente. Pas beaucoup, mais un peu. Quand elle est repartie, je l'ai accompagnée sur le perron et je l'ai regardée s'éloigner dans l'allée du parc. Au dernier moment, elle s'est retournée et elle m'a souri en agitant la main. Je savais qu'elle savait et je me suis dit que tout était bien.

Albert

On remercie le Bon Dieu Albertine

(Sur un ton très vif et alerte) Mon cyprès pousse plus haut que celui d'Albert, mais c'est normal : J'ai toujours été plus grande que lui. Je ne regrette rien. J'ai eu une belle vie.

Albert

On est content de vivre, mais on n'oublie pas.

Albertine

(Elle semble regarder les arbres loin en haut, avant cour, et se dirige vers eux, à jardin de la chaise d'Albert) Ils m'ont couchée pour que je puisse voir le crépuscule. C'est l'heure où les oiseaux viennent par centaines se faire une place dans les branches des acacias, avec des grands cris et des discussions qui n'en finissent pas. (Au public, tout près de la chaise d'Albert) De Zwicherei. (En français : Ce gazouillis)

Albert

On n'oublie pas. Même quand comme moi on a vécu presque cent ans.

Albertine

(Droit devant elle, très loin derrière le public) C'est pour moi le moment le plus beau, juste avant le grand silence de la nuit.

Albert

De Verdun, on n'oublie rien. Jamais. *(Il se redresse comme pour une photo, mains sur les genoux).*

Il est assis, regard très loin devant lui, elle est debout, très grande derrière lui, un peu décalée à jardin, sa main gauche posée sur l'épaule droite d'Albert, dans une lumière qui évoque une photo sépia, le bruitage d'oiseaux va decrescendo.

2. Paul et Marie

Albertine va pour sortir. Albert va chercher Marie en coulisse et l'installe sur la chaise occupée précédemment par Albertine, qui s'impatiente. Tous deux sortent.

Marie brode. Elle ne s'arrête presque jamais. Son ton est très naturel. Elle constate plus qu'elle ne raconte. Parfois, elle est enjouée. Il lui arrive de s'adresser au public, mais rarement. En fait, elle s'est raconté et a raconté tout ça des centaines de fois...

Paul arrive de la coulisse jardin pendant la première réplique de Marie et va s'asseoir à jardin d'elle mais un peu en arrière, comme s'ils étaient en voiture ou en avion, mais pas sur la même banquette.

Marie

C'est incroyable tout de même quand on y pense. Je serais née quelques années plus tard et ç'aurait été rien du tout. Aujourd'hui, les bébés, quand ils ont ça, on les linge au carré et ça passe tout seul, on n'y pense plus. Mais la petite Marie, ça lui a fait trois années d'hôpital et une patte folle toute sa vie.

Paul

(Il parle en entrant, ôte sa veste qu'il pose sur le dossier de sa chaise, et ôte son chapeau sur : « en plus grand », puis le pose au sol, à cour de sa chaise, et s'assied)

C'est grâce à Jules que j'ai pu ouvrir mon restaurant à Bruxelles : une rôtisserie toute pareille à la sienne, mais en plus grand. C'était en 45, juste après la guerre. Tout de suite, ça a marché. Il faut croire que les Belges, ça les changeait des moules et des frites : Ils se précipitaient tous chez moi. Je me vois encoreembrocher des chapelets et des chapelets de poulets. C'était la belle vie. Seize heures de travail par jour, mais l'argent rentrait... Ensuite, j'ai embauché des aides et des cuisiniers, et j'ai embroché moins de poulets : Je supervisais.

Marie

L'hôpital, c'était quand j'étais petite. Très loin en plus. Dans cet hôpital dont parle Robert Merle dans son roman : Week-end à Zuydcoote. Il n'existe plus parce qu'il a été bombardé en 40. Il n'en reste rien et c'est tant mieux. Quand je racontais ça, après plus de quatre-vingts ans, ils croyaient tous que j'inventais. Ce n'est pas vrai. Je n'exagérais rien. Au contraire. Je ne disais pas tout : Personne ne m'aurait crue. Et pourtant, j'y ai vécu trois années dans cet hôpital, couchée, bloquée, emprisonnée dans mon plâtre, trois années dans la même salle de trente lits, avec la même sœur.

Paul

Je n'avais pas eu à chercher bien loin : elle était venue une ou deux fois déjeuner, nous avons sympathisé. Quatre mois plus tard, Mathilde et moi on était mariés.

Marie

Car c'était une sœur. Quand arrivait une nouvelle, elle avait une formule de bienvenue bien à elle : « Ici, il en meurt au moins une chaque année ». J'y ai eu droit comme toutes les autres, à sa formule. Et c'était vrai : en trois ans, j'en ai vu mourir trois. Trois petites filles comme moi. Dans son genre elle était honnête, la Sœur, et efficace, redoutablement efficace, rien ne la rebutait, pas même les pires horreurs : Elle pinçait un peu plus les lèvres et elle soignait. Elle devait faire peur à tout le monde, même aux médecins, même au directeur, parce qu'avec tout ce qu'elle nous faisait subir, elle aurait dû être renvoyée mille fois.

Paul

Un an après, mon fils est né. Elle n'était ni très belle ni très intelligente, Mathilde. Jamais contente, jamais satisfaite, jamais de désirs non plus. (*Il se lève*) Quand je lui demandais ce qui lui manquait, elle me regardait comme elle aurait regardé un demeuré et elle répondait : Rien. Tu me donnes tout. Mon pauvre Paul, tu ne me comprendras jamais.

Alors je retournais dans mon restaurant.

Marie

Je me souviens des réveils après les opérations. On nous endormait au chloroforme alors forcément après on vomissait. Elle nous laissait là dans notre vomi. Elle nous découvrait et elle nous laissait dans le froid dans l'ordure et dans la puanteur du vomi. Quand on mangeait il ne fallait pas faire de miettes. Si par malheur elle en trouvait dans le lit elle nous jetait par terre. Avec nos plâtres. Nous étions toutes plâtrées. Une fois il y avait des miettes dans mon lit elle les a vues pour ça elle avait l'œil c'est à croire que ça lui faisait plaisir d'en trouver elle m'a jetée par terre et mon plâtre s'est cassé. Plusieurs jours j'ai attendu qu'on change mon plâtre : le médecin n'a pas demandé comment il s'était cassé.

Paul

Je ne sais plus si c'était en quarante-huit ou en quarante-neuf. Je suis retourné en France pour quelques jours. Seul. Mathilde n'avait pas voulu m'accompagner. J'avais envie de revoir Jules et aussi mon beau-frère Albert et mes neveux. Je ne savais pas comment Albertine m'accueillerait, je m'étais laissé dire qu'elle faisait tout pour que son mari ne pense plus jamais à son premier mariage. Alors je n'ai

pas prévenu. Si vous aviez pu voir sa tête, à Albertine... Mais on a de l'éducation, on ne met pas à la porte des gens qui viennent de si loin : On les garde à dîner.

Marie

Il y avait mon accent aussi. La sœur ne se privait pas de s'en moquer. Ce qui la mettait hors d'elle surtout c'étaient les lettres de mon père, en Allemand. Moi je répondais pareil, alors forcément, pour la censure, c'était raté. De toute manière jamais je n'aurais rien dit contre elle. Ce n'était pas tant la peur que l'éducation.

Paul

J'avais conservé le souvenir d'un gamin de dix ans et d'une enfant qui commençait à peine à marcher mais entre temps ils avaient eu la petite Micky. Jacques était marié et déjà père de deux enfants. *(Il est à son micro, avant jardin)*
Quant à Marie...

Chanson : Paul

(Pendant qu'il chante, Marie accompagne le rythme en cousant. Son fil est très long)

A vingt-quatre ans quelle merveille
Un champ de blé sous le soleil
C'était donc là cette enfant frêle
Qui jamais ne saurait marcher

Sa peau plus nacrée qu'une perle
Ses cheveux d'ébène ondulés
Elle était bell' comme une stèle
J'en suis resté souffle coupé

Reine tzigane ensorceleuse
Cendrillon brune aux doigts de fée
Mon envoûtante tubéreuse
Voici venir ton chevalier

Parlé :

Calme-toi, me suis-je raisonné, calme-toi mon vieux : elle est ta nièce, la fille de feu ta sœur Marie-Louise.

Marie

Mais il y avait pire, il y avait la religion. Moi, j'étais protestante, et la soeur ne m'en détestait que mieux. Quand l'aumônier passait entre les deux rangées de lits pour faire communier les autres, elle me couvrait la tête avec mon drap. J'étais Satan. Entre neuf et douze ans, pour vingt-neuf petites filles et pour la Sœur, j'ai été Satan. Pour l'aumônier, je ne crois pas. Je crois qu'il m'aimait bien. Je parlais avec lui parfois. Une fois par an, pendant deux semaines, je pouvais parler avec lui, quand la sœur partait en retraite. Une autre venait la remplacer : une gentille, c'était des vraies vacances, on n'était plus maltraitées. Et quand elle revenait, elle était toute changée, on croyait à un miracle, on remerciait le Bon Dieu dans nos prières. Mais ça ne durait pas longtemps, après deux ou trois jours, elle redevenait comme avant. On continuait quand même à prier, pour qu'elle change vraiment. Mais le Bon Dieu ne nous a jamais entendues. Peut-être qu'on ne priait pas assez fort. Il faut dire qu'on n'avait pas le droit de faire du bruit, jamais, alors c'est peut-être pour ça que le Bon Dieu ne nous entendait pas : on ne faisait pas assez de bruit quand on priait.

Paul

La conversation languissait. Après le dîner, ils sont allés se coucher. Nous sommes restés seuls, Marie et moi, un peu gênés, comme deux étrangers que nous étions au fond. Et puis j'ai dû dire une plaisanterie, c'est toujours ce que je fais quand je suis un peu intimidé. Alors tout est devenu facile. A la fin de la soirée, elle était décidée.

Marie

Les visites. Mon oncle Paul, une seule fois, et mon père. Mon père, trois fois en trois ans. C'est vrai que c'était loin, mais quand même... Une fois il est venu avec Micky, ma petite sœur. C'est la visite qui m'a fait le plus plaisir. Cette fois-là, la Sœur a permis à mon père de m'emmener à la plage pour me montrer la mer. On a poussé mon lit jusque sur la plage et là j'ai vu la mer pour la première fois. L'hôpital était sur la plage et moi je n'avais jamais vu la mer, parce que j'étais allongée tout le temps et que les fenêtres de ma salle donnaient de l'autre côté.

Paul

Elle voulait tout savoir. Très vite elle aurait été capable de s'occuper toute seule du restaurant. Alors une idée m'est venue. Tout de suite elle a été d'accord : L'Europe se reconstruirait bien sans nous. J'avais un contact en Uruguay, un cuisinier qui avait travaillé chez moi. Il avait repéré en plein centre de Montevideo un ancien hôtel particulier de l'époque coloniale, il suffirait de le retaper. Les premières années on ne compterait pas notre peine mais ensuite, on serait de vrais nababs. Nous avions

nos visas et nos billets. Marie était retournée en France faire ses adieux mais elle reviendrait pour Noël. Ensuite... ensuite...

Marie

Un jour je n'ai plus fait partie des Allongées. Je suis devenue une Debout. Et au bout de trois ans ils m'ont laissée rentrer à la maison. Il m'a fallu réapprendre notre langue. Maintenant, c'était de mon nouvel accent qu'on se moquait. Micky avait grandi. Jacques, mon grand frère, travaillait avec mon père. Quant à la femme de mon père, d'elle je ne veux rien dire : Elle a été une bonne mère pour sa vraie fille. Qu'elle repose en paix. Je marchais, j'avais mes deux jambes, j'étais peut-être un peu petite, mais j'étais normale. Et puis à seize ans, j'ai grandi. Ma mauvaise jambe n'a pas suivi. Elle est devenue ce qu'elle est toujours restée depuis : Une patte folle. On m'a fait des chaussures : Un talon compensé de douze centimètres et demi d'un côté.

Paul

Je m'étais mis à l'Espagnol, j'avais acheté la méthode Assimil, et j'avais dit à Mathilde : « Tu verras, à deux, nous apprendrons vite ». Elle avait répondu : « Oui, tu as raison, tout est tellement plus facile à deux », et elle s'était enfermée dans sa chambre. Il a fallu l'hospitaliser. Alors j'ai écrit à ma nièce pour lui dire que ce n'était que partie remise, et j'y croyais. J'ai annulé notre voyage, je suis allé me faire rembourser nos billets et j'ai défait mes bagages. Tout seul chez moi avec mon fils qui pleurait en réclamant sa mère, je me suis senti comme un étranger.

Marie

J'ai appris un métier où je pouvais rester assise. Je ne me suis pas mariée. Mes parents m'avaient fiancée avec un voisin, ça arrangeait tout le monde : Il était timide j'étais mal foutue. Mais il n'est pas revenu du front russe. De toute manière, celui-là, le coiffeur, je ne l'aurais jamais aimé.

Paul

Ma femme n'a pas guéri. Je ne suis jamais parti. On ne se sépare pas d'une femme malade.

Marie

Je n'ai pas eu d'enfant. Pourtant j'aurais aimé. Je crois que j'aurais été une bonne mère comme j'ai été une bonne couturière et comme j'ai été ensuite un bon professeur. Heureusement il y avait Jane le samedi quand je rentrais. « Ma maman du dimanche » : c'est comme ça qu'elle m'appelait.

Un moment j'ai bien cru que je partirais avec mon oncle Paul en Uruguay mais ça non plus ça ne s'est pas fait.

Paul

Les premiers temps Marie et moi nous nous sommes écrit et puis nos courriers se sont espacés. Dans sa dernière lettre, elle me disait que Micky s'était retrouvée toute seule, enceinte de quatre mois.

(Marie se lève et va en boitillant vers son micro placé un peu à cour de sa chaise. Pendant qu'elle chante, il danse comme un danseur professionnel, très différent de ce qu'il est le reste du temps).

Chanson 4 : Marie

Dire que je n'étais pas près d'elle

Ce jour-là quand c'est arrivé

Ma petit'sœur j'étais loin d'elle

Ce jour-là quand c'est arrivé

Je me souviens que je chantais

Toute seule en marchant dans la rue

Ce concours personne n'y croyait

Reçue première qui l'eût cru

Micky, parlé (depuis le fond de la salle) :

Seul ton oncle Paul peut-être

Aurait misé sur toi cent sous

Mais Paul il était un peu fou

Marie, chanté :

C'est ma logeuse qui m'a tendu

Le télégramme de papier bleu

Trois mots et ma chanson s'est tue

Plus jamais ils ne seraient deux

Micky, parlé :

Cette nuit-là tu n'as pas dormi

Tu as pris ta plume et tu m'as écrit

Tu as écrit toute la nuit

Marie, chanté :

Alors j'ai noirci quatre pages

D'une écriture très appliquée

Ne tremble pas ma main sois sage

Et pas un mot de mon succès

Elle retourne s'asseoir.

Paul

Les deux restaurants et l'hôtel marchent bien. Mon fils a fêté ses noces d'or cette année. Je ne suis jamais retourné là-bas, je n'ai jamais osé. *(Il remet sa veste et son chapeau et sort à jardin sur la dernière phrase)* Pourtant il m'arrive encore de penser à ces deux mois d'été où Marie et moi nous avons fait tous ces beaux projets. Et ces soirs-là je me dis que tout de même, ça aurait pu être beau, l'Uruguay.

Marie

Micky a conservé ma lettre, avec les lettres et les dessins de John, ses dessins de maisons et ses dessins de tractions. Mais pourquoi je pense à ça. Les choses tristes, avant, je n'y pensais jamais. Pourquoi je pense à John et à ce mercredi de novembre. Pourquoi je pense à mon oncle Paul et à l'Uruguay. *(Elle tourne la tête vers jardin, où est sorti Paul)*. Cet Uruguay où je ne suis jamais allée...

Elle déplace la lampe milieu jardin, et sort en boitillant, tandis que Roger vient s'asseoir sous la lampe.

3. Roger et Micky

Micky part du fond de la salle dont elle fait le tour en courant. Elle porte un short et un vieux sac à dos en toile beige et à lanières de cuir. Elle est jeune tant qu'elle est dans le public. Elle commence à vieillir quand elle monte sur scène. A la fin, elle est très vieille.

Roger est assis à jardin. Il gratte sa main. Il ne s'arrête jamais de gratter.

Avant scène cour, tout au bord ou rehaussée, la chaise où viendra s'asseoir Micky.

Le micro de Roger est milieu de scène cour, à côté de son fauteuil, celui de Micky est posé sur sa chaise, tout au bord du « précipice ».

Roger (ton gâteaux et obsessionnel, qu'il ne quitte jamais)

Elle est cassée la BMW. Ne pas oublier de lui dire. J'en veux une neuve parce qu'elle est cassée. On ne peut pas rouler dans une auto quand l'allume cigare a été volé. Lui dire. L'écrire sur un papier pour ne pas oublier.

Micky (en courant)

Tout ça c'est à cause de la petite. Je sais bien, je ne devrais pas l'appeler comme ça mais c'est plus fort que moi. Depuis toujours, Jane, c'est ma petite, ma petite à moi.

Roger

Elle ne voudra pas. Je la connais Micky : elle dit toujours non. Elle a dit non pour le vélo. Elle a dit que je ne pouvais pas monter à vélo. Ce n'est pas vrai. Je suis allé en Alaska. J'ai pêché un saumon. J'ai vu des ours. Alors je peux monter à vélo. Mais elle ne veut pas. Elle ne voulait pas non plus le congélateur. Maintenant elle est bien contente. Pour ses gâteaux. Je peux payer. J'ai de l'argent. J'ai travaillé toute ma vie. C'est elle qui conduit. Alors elle sera bien obligée de reconnaître qu'on ne peut plus rouler dans cette auto cassée.

Micky

N'empêche tout ça c'est à cause d'elle. Je ne sais pas ce qui l'a prise, mais ces derniers temps elle questionne. Alors moi, je réponds, forcément. Quoi d'étonnant si après ça je fais des rêves. Rien que l'autre nuit...

Roger

Et puis je veux aller là-bas. Dans la ville où je suis allé au lycée. Je veux revoir la ville. Je veux revoir le lycée. Alors il me faut une auto. Une auto avec tout ce qu'il faut. Une auto avec son allume cigare et qui roule.

Micky

Quel rêve étrange. *(Fin de la course, marche lente, presque sur place, mais avançant tout de même vers la scène)* Nous marchions lui et moi, main dans la main. De l'autre main, je poussais ma bicyclette. J'avais du mal à le suivre, il avançait vite, il aurait dû ralentir, mais non. C'était de plus en plus difficile de le suivre. J'ai regardé ma roue. Elle était à plat. Ma roue arrière était à plat, c'est pour ça que ça n'avancait pas. Je me suis arrêtée, j'ai crié : John attends-moi, regarde la roue de ma bicyclette, tu vois bien qu'elle est à plat. Il a mis ses mains dans ses poches et il s'est mis à sourire, mais il n'est pas revenu vers moi. Moi, j'ai retourné ma bicyclette et j'ai démonté le pneu.

Roger

Elle dit que tout a changé. Elle y est allée Elle dans la ville parce que sa fille vit là-bas. Elle dit que ce n'est pas la peine que je ne reconnâtrai pas. Ce n'est pas vrai. Quand j'y serai je reconnâtrai le lycée. Il n'a sûrement pas changé. Elle sera bien obligée de m'emmener. Elle ne peut pas me dire non tout le temps.

Micky

(Sur place, elle regarde sa main) Le pneu était dans ma main. C'était doux et un peu mou, un petit tas de caoutchouc un petit tas de rien du tout. *(Elle regarde vers jardin, au loin)* Et lui, pas un geste. Ça ne lui ressemblait pas. Je l'ai rejoint et il a repris ma main. Nous avons recommencé à marcher. Et puis il y a eu cette côte. *(Devant la scène, elle traverse de cour à jardin, sa marche mime la montée au ralenti).*

Roger

Quand nous serons arrivés je lui dirai : C'est là. Arrête-toi. *(Il se lève péniblement)* Et je sortirai de l'auto. Parfaitement. Je peux encore faire ça. Je sortirai de l'auto et je me tiendrai debout juste devant mon lycée. *(Vers Micky qui ne le regarde jamais)* Comment il s'appelait déjà. Je ne sais plus. J'ai oublié. Sûrement Adolf Hitler Gymnasium ou quelque chose comme ça.

Micky (Voix de vieille)

(Elle grimpe toujours et s'essouffle) Lui n'était pas du tout essoufflé. C'est normal, il est tellement jeune et je suis si vieille. C'est ce que je me suis dit dans mon rêve. Tout de même il devrait m'attendre, tout jeune qu'il est, il devrait s'arrêter. Mais il n'a même pas ralenti. Je m'essoufflais, à mon âge et avec mon cœur, je ne pouvais pas le suivre. Et puis il y a eu ce banc. *(Image arrêtée, regard vers le banc, avant scène cour)*

Roger

Quand j'aurai nettoyé ma plaie. Quand j'aurai tout bien gratté. Ce jour-là j'aurai peut-être encore un tout petit pansement. Je lui promettrai de ne pas y toucher. Quand la plaie sera bien propre et qu'elle m'aura mis un pansement tout neuf on ira tous les deux dans la ville. On roulera jusqu'à mon lycée.

Micky

Non, ce n'était pas un banc. Plutôt un promontoire, au bord d'un précipice. Sur le banc, de très vieilles femmes étaient assises, leurs jambes pendaient dans le vide et elles me faisaient signe de les rejoindre, mais je ne voulais pas, j'avais le vertige. J'ai crié : Laissez-moi, vous êtes laides, vous êtes vieilles, et moi je suis avec mon fiancé. Mais elles me faisaient signe de plus belle. *(Elle poursuit sa montée puis image arrêtée)*

Roger

Et là je la regarderai bien droit dans les yeux. Je peux encore faire ça.

Micky *(elle gravit la dernière montée et va s'asseoir les jambes pendantes dans le vide)*

Il a bien fallu obéir. Mon vieux cœur n'y résistera pas, c'est ce que je me disais en gravissant la pente. Pourtant j'y suis arrivée. Essoufflée, mais j'y suis arrivée. J'ai réussi à grimper jusqu'au sommet et je me suis assise à côté des vieilles. J'avais peur, tout ce vide devant moi. *(Elle regarde le vide puis à côté d'elle, avant cour)* Alors je l'ai vu. il était arrivé bien avant moi. Il se tenait debout, tout au bord du précipice, et il riait. Moi j'avais beau être vieille, je sentais bien que ce vide-là n'était pas pour moi. Alors il m'a regardée. *(Image arrêtée vers John invisible, toujours avant cour)*

Roger

Je la regarderai droit dans les yeux.

Chanson : Micky

Ce n'est pas moi qu'il regardait
Non c'était bien plutôt ma main
Oui c'est ma main qu'il regardait
Ce que je tenais dans ma main
Ce petit tas si doux si doux
Peut-être était-ce du caoutchouc
Ce petit tas de rien du tout
Oui c'était bien du caoutchouc
Oui il a regardé ma main
Et moi j'ai regardé la sienne
Sa main qui tenait un dessin
C'était une auto très ancienne
Une auto noire une Citroën
Et moi assise tout au fond
De la Traction noire d'occasion
L'auto et moi : ses deux passions

Roger

Je lui dirai : On était les meilleurs copains du monde. Ensemble on a décroché le portrait d'Adolf. Ensemble on l'a jeté dans la rivière. Ensemble on a été renvoyés. Ensemble ils nous ont mis ici dans ce lycée pour qu'on se fasse oublier. Ensemble on a fait le mur et le proviseur fermait les yeux. Ensemble. On était ensemble. (*Avec reproche, presque méprisant*) Et toi. On ne te connaissait pas. Après ils m'ont envoyé là-bas très loin à l'Est. Et lui aussi il est parti. Du côté des Alliés. Et quand tout a été fini on est revenus. Vivants tous les deux. Et on s'est retrouvés. Roger et John. Inséparables de nouveau. Comme avant. (*accusateur, plein de reproche*) Et puis on T'a rencontrée. Il est devenu Ton mari. Je me souviens. C'était en juillet.

Micky

Il m'a regardée droit dans les yeux et il a sauté dans le vide, son dessin à la main. J'aurais voulu le suivre, mais il y avait ce petit tas de caoutchouc au creux de ma main. (*Très fort, vers avant cour, mais dans le trou, vers le bas*) J'ai crié : John attends moi ! Mais il ne pouvait pas. Attendre il n'avait jamais su. Le jour de notre

mariage, en sortant du temple, il m'avait dit : Tu vois Micky, il faudrait qu'on en ait déjà trois ou quatre, grands comme ça. *(Elle montre la taille des enfants, bien au-dessus de sa tête. Ce souvenir la fait rire. Pendant la chanson de Roger, elle se balance doucement de gauche à droite en souriant, mais de moins en moins.)*

Chanson : Roger

(Il chante debout, sans se tenir, mais il garde sa voix gâteuse)

Malgré l'orage on a dansé toute la nuit

C'était mon pote à moi c'était mon seul ami.

Un matin de novembre seul il s'en est allé

Et alors dans ton ventre ça s'est mis à pleurer

Moi aussi j'ai pleuré on a pleuré ensemble

Comm' deux bêtes hébétées qui s'épuisent à l'amble

Dans son auto cassée on n'aurait plus rouler

On n'aurait plus rouler dans son auto cassée.

Micky

Et tout d'un coup tout ça n'a plus eu d'importance. Je n'avais plus du tout le vertige. Je savais que dans ce vide il y avait quelque chose qui m'attendait, mais j'ai pensé à Roger, à Marie, et à Jane. Tous les trois, ils avaient peut-être encore un peu besoin de moi.

Roger *(Il se rassied)*

Quand j'aurai fini de parler je remonterai dans mon auto. Elle ne m'aidera pas. Je peux faire ça encore. Et quand je serai remonté dans l'auto je le sais bien ce que j'aurai envie de lui dire : C'est une vieille histoire et j'ai une auto neuve. Regarde-moi Micky.

Micky *(Elle se lève, très vieille, dit sa réplique un peu agacée, et va vers Roger)* Je sais que tu m'attends, John.

Roger

Regarde-moi Micky. C'est une histoire du passé.

Micky (*Elle hoche la tête, réprobatrice, va à jardin de Roger, tape sur la main qui gratte, dépose son sac à dos, et s'assied péniblement aux pieds de Roger. Elle regarde avant cour, vers là où a disparu John, puis pose sa main sur celle de Roger, qu'elle tapote tendrement. Elle le regarde enfin*). Je suis là, Roger. J'ai tout mon temps.

Les deux, regard vague vers public. Ils se relèvent péniblement et déplacent les chaises et la lampe pour la scène suivante, puis sortent.

4. Jacques et Maria Lotti

Jacques est assis milieu cour, profil vers cour, et déchire des feuilles de journal en fines lamelles identiques, qu'il étale au sol ; quand il en rate une, il la froisse en boule, nerveux, et la jette au sol ; à la fin, cela fait comme des rayons, barreaux infranchissables qui l'entourent.

Maria Lotti met en place son stand avant jardin, puis s'occupe de son étalage de chemises et de bérets. De temps à autre, elle sort un mouchoir pour s'essuyer le nez : il fait vraiment froid. Elle est emmitouflée : fuseaux, grosses bottes, anorak, cache-nez, bonnet, gants. Elle est plutôt enjouée, parle vite, au public, mais toujours comme si elle était pressée, entre deux clients.

Maria-Lotti

C'est là que je l'ai connu : uf'm gedeckt Canal (*sur le canal couvert*). Mon stand était voisin du sien. Je dis mon stand, mais ce n'était pas le mien. Je n'étais pas vraiment belle, juste un peu jolie. Quand il m'a demandé de venir travailler avec lui, j'ai accepté. Et quand un peu plus tard il m'a demandé : Mademoiselle Maria voulez-vous devenir ma femme, j'ai dit oui aussi. Ensuite, il ne m'a plus jamais appelée Maria. Maria, il ne pouvait pas, c'était le nom de sa première femme. A cette époque-là, ça ne se faisait pas de divorcer... Alors, comme il s'appelait Charles, je suis devenue Charlotte. Naï net a mohl Charlotte : Lotti. Pour tout le monde, à partir de mon mariage, je suis devenue Lotti. Je n'ai pas eu d'enfant. Mais quelle importance, puisqu'il y avait ce petit.

Jacques

Cet argent, c'est vrai, c'est moi qui le lui ai prêté. Je le lui aurais même donné s'il me l'avait demandé. Mais il voulait seulement que je le lui prête. De toute manière, si j'avais refusé, ils me l'auraient reproché aussi. Tous, ils me l'auraient reproché. Mais pourquoi aurais-je refusé, puisque cet argent, je l'avais.

Maria

Quand je me suis mariée, Jean avait quatre ans. Ce n'était plus un bébé, non, c'était déjà un petit garçon, et qui savait très bien ce qu'il voulait. Et moi, il me voulait bien : Er hed mech garn ket. Tout de suite, je suis devenue sa mère. Quand il a grandi, c'est à moi qu'il confiait ses petits soucis, et c'est moi aussi qui lui donnais son argent de poche, en douce, sans rien dire à son père. Pourtant, il l'aimait son fils, il l'aimait à sa manière, mais avec le magasin et le marché, il n'avait jamais le temps. Parfois, le soir, après une longue journée, le petit posait une question à son père, mais il faisait la caisse, il fallait se taire. C'est comme ça que Jean s'est encore rapproché de moi.

Jacques

« Votre Jacques est doué. Il faudra le laisser étudier ». Mais ma mère est morte. C'était en 21 j'avais sept ans. Elle était douce et gentille, ma mère, douce et gentille jusqu'à la fin. Tuberculose. Moi je dis qu'elle est morte de la guerre, de toutes les privations de la guerre. Elle n'est pas morte de la tuberculose, ma mère, elle est morte de la guerre. Elle a eu le temps de mettre au monde ma petite sœur, une petite sœur de retour de guerre, et elle est partie.

Maria

Charles n'avait pas beaucoup de temps pour moi non plus. Heureusement, j'avais le petit. Ses dessins, ils étaient tellement amusants. Et les autos. Les autos, il les dessinait par centaines, toujours de grosses américaines, ou alors des Tractions.

Jacques

Mon père s'est remarié très vite, avec une toute jeune fille. Je l'aimais bien, Albertine, elle était jolie. Et elle m'aimait bien aussi. Ces parties de cache-cache dans l'appartement... Et puis j'étais bien portant. Pas comme ma sœur. La petite Marie, tout de suite elle a su qu'elle ne pourrait pas l'aimer.

Maria

Et ce qu'il pouvait être intelligent, c'était tout moi cet enfant : Toujours des idées et des opinions sur tout. La sienne, pendant la guerre, était tout arrêtée. La Suisse n'était pas loin. Il a passé la frontière, caché sous une locomotive.

Jacques

Et la petite Micky est née. Celle-là, elle l'a aimée.

Maria

On a bien failli être déporté. Tous les jours, ils venaient à la maison. Et ils nous convoquaient : Gestapo. Heureusement, c'était presque la fin, ils ne nous ont pas envoyés à Schirmeck.

Jacques

J'ai appris le métier de mon père : Apprenti, avec lui, dans son atelier. Ensuite, le service militaire. A Dijon. C'est là que j'ai rencontré Jacqueline. Je travaillais chez Renault quand la guerre est arrivée. Je n'ai pas été mobilisé : j'étais sans doute plus utile à l'usine. Quand Renault s'est replié à Toulouse nous avons suivi. C'est à Toulouse qu'est né notre aîné. Jacqueline aimait bien le Sud, mais moi j'avais le mal du pays. Alors après la libération, nous sommes rentrés. Mon père disait qu'il avait du travail à ne plus savoir qu'en faire et que si je voulais, nous ne serions pas

trop de deux. Les premières années, c'est vrai que ça a été parfait. Mais Jacqueline, ils ne l'ont jamais vraiment acceptée. C'était une étrangère, une fille de l'Intérieur, qui ne parlait pas notre langue qui parlait pointu. Ça, ils ne le lui ont jamais pardonné...

Maria

Et notre Jean est revenu. Vivant. Ensuite il a rencontré sa fiancée. Mais pas question de se marier : Les études d'abord. A la maison on ne le voyait presque plus : Toute l'année à l'université, et les vacances, tous les soirs chez sa fiancée. Charles n'était pas d'accord : Des vieilles histoires qui dataient de la guerre, le père de la petite aurait collaboré, moi je crois surtout que les gens étaient jaloux : il gagnait de l'argent, Albert. De toute façon mon fils s'en fichait : Lui, c'était sa Micky qu'il voulait.

Jacques

Cet argent. Si seulement je ne lui avais pas prêté cet argent. Je sais bien, ça n'aurait pas changé grand-chose, il l'aurait trouvé ailleurs, mais c'est moi, moi et pas un autre qui le lui ai prêté.

Maria

Pourtant elle était brave, et travailleuse, et honnête. Mais je ne l'ai su qu'après. Elle était jolie aussi. Si seulement elle avait été catholique, mais personne n'est parfait. Et puis protestante, c'est chrétien aussi, n'est-ce pas. Juive, non. Juive, je n'aurais pas pu. Je n'ai rien contre eux, remarquez bien, mais un mariage, tout de même, c'est sérieux.

Jacques

Ils ne me l'ont pas dit, bien sûr, ils ont trouvé autre chose. Que je me servais dans la caisse. Que c'était Jacqueline qui me poussait. J n'ai jamais rien pris. Je me suis installé à mon compte, mais ça n'a pas suffi. Ca n'a pas suffi parce que ce n'était pas à cause de ça. L'autre chose, ils ne voulaient pas la dire. Cette chose-là, qu'ils ne me pardonnaient pas. Cet argent que je lui avais prêté.

Maria

Leur mariage. Têtu comme il était, John -oui parce que depuis la guerre il s'appelait John il avait changé son nom comme tous ceux qui avaient fait la guerre du bon côté- John ne nous avait rien dit. C'est Micky qui était passée au marché pour nous inviter. Elle y tenait : Un mariage sans les parents, ce n'est pas un vrai mariage. Moi, sans mon mari, bien sûr j'aurais dit oui, mais lui, il s'est mis dans une colère noire, et il a dit : Jamais.

Pour obtenir la version complète

Merci de contacter l'auteure.

<https://www.compagnie-ladoree.fr/contact>